

ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

**De quoi la France est-elle
morte? (2)**

**Le (vrai) maître à penser
de Poutine**

Un meurtre prémédité

Sibélius par Millet

N° 373 | 22.1.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

De quoi la France est-elle morte? (2)

LA DYNAMIQUE DES ENTRAILLES, DISIONS-NOUS LA SEMAINE DERNIÈRE, EST UN SUJET QUE L'ESPRIT FRANÇAIS, FAIT DE CONVENANCE ET DE RATIONALISME, RECOUVRE IMMÉDIATEMENT D'UN VOILE DE PUDEUR. OR C'EST UN MOTEUR ESSENTIEL DES INDIVIDUS COMME DES PEUPLES: L'IGNORER, C'EST FERMER LES YEUX SUR LA RÉALITÉ DU MONDE. À FORCE DE RAISONNER, LA FRANCE AURAIT-ELLE PERDU LA RAISON?

Je relevais, dans mon *éloge posthume des Anglais* (AP335), cette faille capitale de la civilisation britannique, si énorme que seul Chesterton avait eu l'esprit de la voir et de la formuler: la complète absence d'éducation au respect de la *vérité* parmi leurs élites. Il observait à juste titre que les garçons issus de la haute société anglaise pouvaient être attentifs, dévoués, courageux,

en somme les meilleurs compagnons au monde, mais qu'ils étaient immoraux et cyniques «par réglage d'usine».

Il ne s'agit pas de «droit au mensonge», Chesterton s'empresse de le préciser: on explique bien, vaguement, aux écoliers anglais qu'il n'est pas bien de dire des mensonges. Mais il y a mille façons plus sûres de violer la vérité. Cette tare axiale,

intégrée comme une seconde nature, explique l'irrésistible attraction qu'exerce la civilisation anglaise malgré sa perfidie. Elle vous trahit et vous tue, mais toujours avec l'air de ne pas y toucher.

Et la France? me suis-je demandé. N'y a-t-il pas aussi chez les Français une faille semblable, cette minuscule brèche dans la porcelaine qu'on ne remarque pas, mais qui fait claquer la tasse avec un bruit sourd quand on la pose? Ce défaut caché de la matière qui, si impeccables que soient encore les apparences, nous annonce sans appél que la chose est cassée?

Ce petit « clic » sinistre, j'ai cru l'entendre mille fois sans jamais réussir à en trouver l'origine. Puis, l'autre jour, j'ai mis le doigt dessus. Du moins me semble-t-il.

HYPERCIVILISATION

Si l'Anglais moderne ne sait pas ce qu'est la vérité, le Français fils des Lumières ne sait pas ce qu'est le chant de la vie.

Ce n'est pas moi qui le dis. C'est Henry de Montherlant, dans un article de 1928 consacré, justement, au « chant profond », le *canto jondo* des Andalous, des Arabes et des Gitans(1). Avant la fameuse conférence de Lorca sur le *Duende* — le démon de la création —, Montherlant fait l'éloge d'un art où la perfection formelle ne vaut rien sans l'investissement éperdu et total de l'âme du pratiquant. Il décrit la transfiguration d'un jeune Gitan pataud et peu assuré, lorsque l'hymne de la douleur d'être né monte de ses

entrailles. L'enfant est soudain devenu un homme, puissant et sans âge. Peu importe s'il chante faux! Les virtuoses sont oubliés: c'est pour lui et sa bouleversante sincérité que le public est venu. Il recevra le premier prix et retournera à son obscur trafic de cochons. Chantera-t-il encore? Si l'envie lui prend. C'est une vie que Montherlant respecte: celle où « on ne chante que quand ça vous chante ».

Aussitôt l'écrivain — en pleine phase de maturation spirituelle dans ces années 20 — se lance dans une comparaison cruelle:

«...imaginons un jeune Français de son âge. Quels sont ses rapports avec la musique? Le *seul cas* où ils puissent avoir de la dignité, voire de la beauté, c'est s'il fait partie d'une bonne maîtrise catholique. Sinon... Sinon, le dimanche matin, notre garçon braie au catéchisme un cantique qui ne le touche pas plus que s'il chantait le chant de guerre des Indiens Iroquois. L'après-midi, nouveaux braiments de ces chansons "scoutes" aussi dénuées de tout sens intelligible que le mystérieux *amstramgram* des petites filles, disons-le sans détours: bêtes à faire pleurer.»

Caricatural? Certes, mais pas faux. Le jeune Français de son temps — a fortiori d'aujourd'hui — peut arriver à l'âge adulte sans avoir jamais fait entendre un seul son émanant non de son *éducation*, mais de son *âme*. Non seulement cette expression n'est pas encouragée, elle est couverte par le plus terrible des tabous: le *ridicule* — sans même mentionner que le mot *âme* est pratiquement rayé du voca-

bulaire courant. Et ce n'est pas une question de goûts musicaux. Quand on n'a pas d'oreille pour le chant profond, il y a de forts risques qu'on soit sourd à toute forme de grandeur:

«Quand on assiste au spectacle, qui serait bouffon s'il n'était nauséux, de "sociétés musicales" défilant dans une rue française, et quand on voit que le public tout entier s'y complait, c'est-à-dire s'y retrouve, on a un cri: "Comment une nation dont l'expression spontanée est *cela* a-t-elle pu et pourra-t-elle rester une grande nation?"»

On est parti d'un récital de chant, quelque part dans le Sud, mais c'était pour arriver au cœur du problème: la raideur raisonnante, mesquine et glacée d'une société que Montherlant, comme bien d'autres avant ou après lui, ne supportait plus. Une société dont, pour reprendre les critères de Goumilev (voir AP372), la température passionnelle s'approche du zéro absolu. Son erreur fatale est d'avoir fait divorcer, depuis Descartes, l'intelligence et le sentiment: «Cette grande conspiration française contre la naïveté et le naturel!»

Il vient parfois à Montherlant des fulgurances saisissantes. Comme ici: de l'esprit «classique» surcivilisé au primate petit-bourgeois qui se définit aujourd'hui comme «citoyen», la cloison est bien mince.

«Les mots d'ordre du primaire ne sont pas si différents de ceux du classique: pas de lyrisme, pas de fantaisie, pas de vision vraie de la réalité, pas d'expression directe de ce qui est ressenti, tout cela est ou ridicule ou choquant: un peuple

hier avec perruque, aujourd'hui avec certificat d'études, ne saurait le supporter. Le jargon démocratique de nos petits intellectuels avancés sert un idéal bien opposé, certes, à celui des beaux esprits de Versailles, ou à celui des scolastiques: n'importe, *tarte à la crème* et *baralipton* y montrent le nez. Le lit de Procuste sur lequel un instituteur de 1928 étend une page d'écrivain, pour la mutiler de tout ce qu'elle a vigoureux et d'inspiré, c'est un meuble national, le même depuis des siècles...»

LE PALAIS DES DUPES

Or ce «meuble national» a bien entendu son musée et son sanctuaire. Dans un texte de la même période («Chevalerie du néant»), Montherlant ose éreinter un monument de la «civilisation française» qui incarne justement cette culture-là.

«Louis XIV fut grand, sans nul doute. Mais son palais ne le laisse pas deviner. Il paraît l'œuvre d'un parvenu, conseillé par un pédant; c'est le palais du bourgeois gentilhomme. Versailles est luxueux, majestueux peut-être, mais il n'est pas grand; c'est même un bon lieu si on veut discerner ce qui manque à la majesté pour qu'elle soit la grandeur. Dans la grandeur il y a la pompe, et il y a la sévérité. A Versailles, il y a la pompe; il n'y a pas la sévérité. Il n'y a même pas le sérieux.»

Ce que Montherlant a vu dans Versailles, et si précisément décrit, c'est ce que j'y ai vu moi aussi, à dix-sept ans, mais sans oser me l'avouer pendant une trentaine d'années — n'ayant longtemps été qu'un

Balkanique ébloui: un hôtel de luxe pour animaux de compagnie. *La Cour!*

On pourrait y suspendre en guise de slogan une publicité de vieille minoterie: «On y broie les âmes depuis quatre cents ans». Car Versailles est un salon héréditaire des castes au pouvoir, devenues plus vaines encore en l'absence du Roi, et son saccage par le Macronomicron® et sa taulière parfaitement naturel. Louis XIV a écrasé la France sous son orgueil et l'a laissée à jamais aux mains de petits marquis. Tout parvenu aux escarpins pointus et au veston serré peut en revendiquer la régence. Car Versailles n'est pas qu'un palais: c'est un paradigme de suffisance et une fabrique d'illusions. À ceux qui y logent, on se contente de prélever un infime bout d'organe: ces trois grammes que pèse, paraît-il, l'âme humaine. Autre nom, ici, de la conscience de soi.

«Versailles est un palais de gens frivoles, un palais de dupes: ils sont pleins de leur boursoufflure et de leurs dorures, et ne voient pas au-delà. Le palais espagnol est palais de gens qui ne sont pas dupes; qui gonflent follement l'homme, et de quelle niaiserie (le rang!), mais sans jamais omettre, à côté, ce qu'il faut pour le dégonfler. À Versailles, on baigne dans le faux, et on l'ignore. À Salamanque, on entre sciemment et provisoirement dans le faux, les yeux fixés sur la réalité.»

Comme cela est bien vu! Comme on y retrouve, à des décennies de distance, tous les aveuglements,

toutes les complaisances des élites françaises. Complaisances fondées sur une «tache aveugle» qui les rend aussi inébranlables: l'absence de recul sur soi. Son interdiction même!

«Dans ce Versailles surchargé, morceau de rhétorique s'il en fut, pas une place pour la méditation. Cela parle aux sens et à la vanité, et ne parle à rien d'autre; rien qui touche l'âme; quand j'en sors, ma faim et ma soif sont intactes. Le palais espagnol parle à l'âme parce qu'il lui montre tout ensemble l'idée que l'homme se fait de lui-même, et puis rien, qui est ce lui-même.»

Pourtant cette nation a *quand même* atteint à la grandeur, y compris celle de l'âme. Ne redoutait-on pas à la Renaissance, et dans l'Europe entière, la *furia francese*? À l'époque moderne, Montherlant ne voit qu'un instant, bien bref, où la nation se retrouva elle-même: la Grande Guerre. Où il fut lui-même blessé.

«On s'occupa de tuer, de n'être pas tué, de lutter contre le froid de gagner trente mètres de terrain, de se défaire de ses totos. On s'attendrit: l'eau profonde apparut.»

Et avec elle le chant vrai, le chant tout court, et les lettres des poilus, et la gravité, et le sens du réel. Mais pas pour longtemps. Le caquetage frivole reprit sitôt que les canons se furent tus.

«Ils parlent du peuple... et le peuple à l'état nature les dégoûte, ils ne l'aiment que rendu artificiel, comme ils n'aiment les visages des femmes

que falsifiés. Ils parlent de liberté, et tous sont à la chaîne, d'ailleurs ne bougeant plus, même quand leur chaîne est défaite. Ils parlent d'affranchissement des mœurs, et ils sont comme le stupide cheval, qu'une feuille de papier à cigarette au milieu de la route fait broncher. Ils vous pourfendent de leur catholicisme, et il n'est pas une heure dans leur vie entière où ils aient agi en chrétiens. Ils rabâchent de la révolution, et s'ils la font, ils la rapetisseront elle aussi, parce qu'ils y resteront eux-mêmes.»

LA CULTURE DU RICANEMENT

Un journaliste intrépide a écrit *La France orange mécanique* — allusion au célèbre roman de Burgess — pour décrire la pandémie de violence inavouée que subit le pays au XXI^e siècle. Pour décrire une maladie plus grave encore, et qui est d'ailleurs à l'amont de cette dernière, il suffirait d'ôter l'orange.

La France mécanique est le produit paradoxal et cocasse de trois siècles d'éducation au doute, au scepticisme et à la pensée critique. Car on a fini par transformer ces vertus de l'honnête homme en leur contraire: en dogmes et rituels.

Le rire voltairien, pilier de la culture française moderne, était à l'origine une saine défense contre les lieux communs de son temps. Mais il était aussi la négation de toute profondeur spirituelle, condamnant l'«esprit français» à n'être qu'un voilier sans quille que le moindre coup de vent peut mettre cul par-dessus tête. Le rire de Voltaire, dans sa version mécanisée, imprègne à la

fois l'esprit de cour du XVIII^e, et le ricanement de *Charlie Hebdo* ou de Jean Yanne, ce ricanement qui lessive certes les certitudes du «système», mais qui emporte aussi le spectateur dans son caniveau d'aigre moquerie. Il vous oblige à ricaner comme lui, sous peine de passer pour ringard — l'insulte absolue. Le ricanement ne libère pas: il ne fait que prolonger en l'inversant la loi du mimétisme.

Lorsqu'on revoit des films comme *Que la fête commence* de Bertrand Tavernier (voir «Au bal de la Régence», AP356 | 25/09/2022) ou *Ridicule* de Patrice Leconte, on est frappé par la continuité de ce nihilisme entre le XVIII^e siècle et notre époque. La France n'a pas attendu la fin de l'Ancien Régime pour exister comme la première société sans Dieu de l'histoire. La première humanité mécanique, singeant l'automate de Descartes et laissant de côté son *Traité des passions de l'âme*.

Mais voici: ce pays a connu bien d'autres tribulations après les écrits de Montherlant. L'«eau profonde» a fini par resurgir, non à l'échelle nationale comme en 1914, mais dans l'exploit individuel de la Résistance. Puis, comme en 1918, l'armistice a rebouché la source, à l'exception des tragédies de l'Indochine et de l'Algérie. Les chants naturels de l'âme, qui sont pathétiques, profonds et graves, se sont réfugiés dans les sous-sols et les marges de cette ère dansante et vulgaire appelée les «Trente glorieuses». Notamment, parmi les *hommes du milieu*, immortalisés par antiphrases dans la pudeur gouail-

leuse de Simonin, Audiard et des *Tontons flingueurs*. Et puis chez les militaires dont les sacrifices, après 45, sont devenus des sujets non de fierté nationale mais d'embarras.

L'œuvre de Pierre Schoendoerffer laisse un témoignage unique sur ce temps-là. Elle est sérieuse et mélancolique, héroïque et naïve: tout ce que la France frivole vomit. Le temps remet généralement les choses à leur place. Il désignera peut-être Schoendoerffer comme l'un des écrivains et cinéastes essentiels du XXe siècle français. Schoendoerffer n'a pas glorifié la guerre ni le colonialisme. Il a glorifié une substance plus rare: l'honneur.

La 317e section, Le Crabe-Tambour, L'honneur d'un capitaine, Diên Biên Phu tracent le chemin de croix d'une armée au destin christique: mitraillée par devant, trahie par-derrière et moquée par les côtés. C'est du grand roman d'aventure façon Joseph Conrad, mais sur le mode presque documentaire. Que resterait-il de ces sacrifices, de cette bravoure, si un reporter-artiste n'avait conservé en lui, intact, le sens de la grandeur? Des ricanements, sans doute, encore...

Mais il y a davantage.

UNE QUÊTE DE L'ÂME PERDUE

En rassemblant mes notes pour cet article, j'ai revu *Le Crabe-Tambour* et j'ai été bouleversé par la puissance de son chant. Ce roman, et le film davantage encore, m'est apparu comme le *Moby Dick* français. L'officier-médecin Pierre (Claude Rich) et

le chef machiniste (Jacques Dufilho) sont les témoins d'une quête tragique d'absolu, comme chez Melville le marinier Ismaël et le harponneur Queequeg. Le baleinier *Pequod* est devenu l'escorteur d'escadre *Jauréguiberry* (D637) qui a réellement servi dans la Marine nationale(2). Comme le capitaine Achab, le *pacha* du *Jauréguiberry* — simplement appelé «le Vieux» (Jean Rochefort) — court lui aussi l'océan à la quête d'un être quasi mythique, le lieutenant de vaisseau Willsdorff (Jacques Perrin). Achab est hanté par le monstre marin qui lui a arraché une jambe. Le Vieux, lui, est hanté par une faute d'honneur qui le dévore jusqu'au cancer. Pour l'un comme pour l'autre, il y a une dette à apurer. Pour l'un comme pour l'autre, cette dette a plus de valeur que la vie elle-même. Pour l'un comme pour l'autre, ce sera l'ultime traversée et l'ultime chasse. À cette différence près que le Vieux, au fond de lui-même, craint cette rencontre qu'Achab recherche ardemment.

Quelle rencontre? La rencontre avec une version accomplie de soi-même. L'officier de carrière qui a choisi la discipline contre l'honneur envie le soldat qui a toujours, à tout instant, au mépris du danger comme du règlement, suivi sa conscience — incarnée du reste par un chat noir («sale bête», par ailleurs). Et consumé sans restes la vie qui lui fut donnée.

La traversée, ponctuée de manœuvres minutieuses et de longs plans de proue fendant la mer déchaînée, somptueux et hypno-

tiques, est l'illustration même de la magie du cinéma. Car c'est à la fois un film documentaire et un récit initiatique, un reportage et une allégorie. C'est toute l'histoire contemporaine de la France qui se brise dans ces vagues et se dissout dans ces embruns. Adieu légendes, adieu saints et chapelles, adieu guerriers bravaches en uniforme blanc, adieu colonies: le monde qui vient se moque de vous. La tempête fait rage, les heures sont longues. Le «chef» breton, ivrogne halluciné, ressasse les histoires du pays bigouden et du vieux prêtre qui crut voir un signe de Dieu dans le ciel quand ce n'était que le sillage du premier long-courrier à réaction.

Pour le reste, on parle peu. L'essentiel de ce que les hommes ont à se dire est fait de silences. Tout ce qu'il y aurait à dire tient dans cette parabole d'évangile qui donne le leitmotiv de la traversée: «Qu'as-tu fait de tes talents?»

La terrible question de l'inaccomplissement et des dons gâchés, à qui s'adresse-t-elle? Chacun, dans ce huis clos, la rumine pour soi. Mais on comprend qu'elle vise la nation entière. Celle que l'officier Willsdorff aura servie avec tant de panache pour ne recevoir en guise de remerciement que la prison avant de finir aux commandes d'un chalutier rouillé.

L'entrain radieux de cet homme face aux trahisons et aux coups du destin trace le sillage d'un être illuminé et inspire à ceux qui l'ont connu une lancinante nostalgie.

Le plus dépayçant, après le générique de fin, fut de penser que le modèle de ce héros méconnu — le commandant Guillaume — a vraiment existé, que j'aurais même pu le croiser dans les couloirs de Radio-Courtoisie où il a tenu son «libre journal» jusqu'à sa mort. Sa vie vécue, à certains égards, fut encore plus romanesque que le roman. Au mépris des ordres reçus, Pierre Guillaume a sauvé de son propre chef 1600 Vietnamiens catholiques de la terreur communiste. Transposez cela dans le contexte de la Shoah et imaginez les avenues qui porteraient aujourd'hui son nom...

Oui, la France du faste et de l'éclat est bien morte, probablement en 1914. La réception qui se perpétue dans son mobilier royal n'est qu'un *Totentanz*, un bal de squelettes brinquebalants. Les vivants s'en écartent avec horreur. L'épopée vraie est descendue dans des souterrains dont seul le petit nombre connaît les entrées. Ce territoire est piqueté de phares comme la côte bretonne, mais dont la lumière n'est plus dans le spectre visible. Elle n'est perceptible qu'avec les yeux de l'âme.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

POST-SCRIPTUM ÉSOTÉRIQUE

Je divague peut-être, mais qu'on m'explique ce détail que personne jamais n'a relevé. Vers la fin du film, le *Jauréguiberry* fait escale à Saint-Pierre et l'équipage se réfugie au bar de la «Morue joyeuse», cantine de pêcheurs enfumée tenue par un ancien flic. Apothéose logique pour une équipée où tous sont des exilés, ou auraient dû l'être. Quelques couples essaient de danser sur une musique qui n'est de toute évidence pas faite pour la danse. Il s'agit d'un morceau de rock symphonique: le *Kashmir* de Led Zeppelin. Un hymne au «Shambala» introuvable où l'âme brûle de retourner, imprégné de nostalgies coloniales — britanniques bien entendu. Si l'on comprend l'anglais, on peut y entendre notamment ces vers:

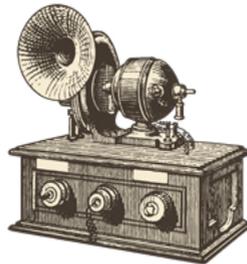
O pilote de l'orage qui ne laisse
aucune trace,
Comme des pensées au sein d'un
rêve...

O père des quatre vents, gonfle
mes voiles
Sur la mer des ans,
Sans autre provision qu'un visage
ouvert
Dans les détroits de la peur.

On dirait un poème écrit pour ou par le lieutenant de vaisseau Willsdorff lui-même. Curieux croisement, n'est-ce pas? Étrange conjuration par-dessus la Manche pour signaler à qui veut l'entendre que le voyage de la France, et de l'Europe, se poursuivra désormais dans les terres spirituelles comme celui du pèlerin posthume dans le *Livre des morts* tibétain. Je me suis toujours demandé si Schoendoerffer avait choisi tout exprès cette illustration musicale...

NOTES

1. «Pour le chant profond», réédité dans *Service inutile*, Folio-essais.
2. Et qui a fini sa carrière tristement, comme épave et comme cible pour des essais de missiles.



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 373 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?



LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Le (véritable) maître à penser de Poutine?

MULTIPOLARISME, EURASISME, NÉOCONSERVATISME, FASCISME, NÉOBYZANTINISME. LES MOTS SE BOUSCULENT SOUS LA PLUME DES JOURNALISTES, ANALYSTES ET AUTRES DOCTES SPÉCIALISTES DE LA RUSSIE POUR DÉSIGNER LA DOCTRINE QUI GUIDE LE MAÎTRE DU KREMLIN. RÉCEMMENT, UN NOUVEAU VENU S'EST AJOUTÉ À LA LISTE: L'ILYINISME.

Dans un essai intitulé *Dans la tête de Vladimir Poutine*(1), Michel Eltchaninoff, docteur en philosophie et ancien sorbonnard, écrit que «cette doctrine, tout comme le personnage de Poutine, est impénétrable et imprévisible». Il croit toutefois avoir percé le mystère après de longues recherches, de multiples entretiens dans les antichambres du Kremlin et une fine analyse des

discours de Poutine dans le texte original.

Selon Eltchaninoff, l'année 2014 marque un tournant dans l'officialisation d'un nouveau discours philosophique qui va désormais guider autant la politique intérieure et extérieure de la Russie que l'évolution de la société russe. En janvier 2014, Poutine adresse un pensum à ses hauts fonctionnaires et aux cadres

du Parti *Russie Unie*, en leur faisant distribuer trois livres de philosophie: *La Justification du Bien* de Vladimir Soloviev, *La Philosophie de l'inégalité* de Nicolas Berdiaev et *Nos missions* d'Ivan Ilyine. On imagine la joie que ce cadeau de Nouvel An a dû procurer à ses bénéficiaires, contraints après les libations de fin d'année de se plonger dans une lecture abstraite et pleine de références d'un autre siècle. De ces trois auteurs, Ilyine était le moins connu. Depuis le revirement de 2014, il prendra une place toujours plus grande parmi les penseurs auxquels Poutine aime à se référer dans ses discours. Mais les avis divergent à ce sujet, comme on le verra plus bas.

Ivan Ilyine est un aristocrate né à l'ombre de la monarchie tsariste et qui n'a jamais renié ses hautes origines. Son père était le filleul d'Alexandre II. Après des études de droit à Moscou, il s'oriente vers la philosophie et devient un spécialiste de Hegel, qu'il enseigne à son tour. En 1917, après la révolution d'Octobre, il se retrouve dans le camp des ci-devant opposés au bolchévisme et est poursuivi pour ses opinions. Il est arrêté et emprisonné à plusieurs reprises, mais grâce à l'intervention personnelle de Lénine, qui admirait en lui le spécialiste de Hegel, il est à chaque fois libéré et échappe même au peloton d'exécution. Un des motifs de cette clémence: Lénine avait choisi dans le passé, alors qu'il était lui-même poursuivi, de publier plusieurs de ses ouvrages, dont le fameux *Que faire?* sous le pseudo-

nyme de N. Iline, anagramme de «Lénine». A l'automne 1922, Ilyine est finalement exilé de force avec des dizaines d'autres intellectuels dissidents sur l'un des deux «bateaux des philosophes». Il s'installe à Berlin où il poursuit une carrière de professeur et devient l'un des publicistes les plus éloquents parmi les émigrés qui combattent le matérialisme athée et le communisme sous toutes ses formes, idéologique, politique et militaire. Dans un premier temps, les idéaux de l'émigration blanche semblent compatibles avec ceux du fascisme et du national-socialisme naissant. Ilyine ne tarde pas à s'en distancier lorsque le racisme et le satanisme des adeptes d'Hitler deviennent manifestes et répugnent à ce chrétien fervent. Poursuivi par la Gestapo, il se réfugie en Suisse, où il réside jusqu'à sa mort en 1954. Pendant les années d'après-guerre, il continue de publier dans une petite revue ronéotypée des articles, qui sont passés en contrebande en URSS. Il y esquisse le futur d'une nouvelle Russie idéale dont il entrevoit la résurrection en anticipant de quelques décennies la fin de l'URSS.

Tout comme Nicolas Berdiaev, autre idéaliste condamné à quitter la Russie sur le même bateau des philosophes et qui finira ses jours en France, Ivan Ilyine pense qu'une nouvelle idée de la Russie doit voir le jour. Cette idée découle de la nature même de l'âme russe, de l'histoire de la Russie, et de sa soif de spiritualité. Il voit se dessiner pour la Russie une troisième voie entre démocratie

et totalitarisme. Il la définit comme «une dictature nationale-patriotique inspirée par un idéal libéral». Le nouveau régime à mettre en place devra se montrer très ferme et ne pas hésiter à user de la force pour faire échouer les tentatives de démembrement de la Russie, auxquelles il faudra s'attendre lorsqu'advieront la fin du régime soviétique et le naufrage de son idéologie. Une autre ambition sera de redonner à Moscou son rôle de troisième Rome et de faire revivre les valeurs de l'orthodoxie après des décennies de dictature de la pensée communiste.

En décembre 2014, année de reconquête de la Crimée interprétée comme la réappropriation d'un pan de l'histoire de Russie, Poutine cite Ilyine dans le discours qu'il prononce devant l'Assemblée fédérale:

«Celui qui aime la Russie doit revendiquer pour elle la liberté. C'est avant tout une liberté qui concerne la Russie elle-même, son indépendance sur le plan international et sa souveraineté. Une liberté qui vaut pour la Russie — en tant que réceptacle de la culture russe et des autres cultures nationales; et enfin, une liberté pour les Russes eux-mêmes, une liberté pour nous tous; liberté de confession, de recherche de la vérité, de création, de travail et de propriété».

Cet hymne à la liberté peut paraître paradoxal dans la bouche de celui qui — selon la doctrine d'Ilyine — doit prendre en main les destinées de son pays d'une main de fer. En d'autres termes, les Russes seront d'autant

plus libres que le pouvoir à leur tête est fort. Voici les termes employés par Poutine lui-même pour célébrer cette liberté:

«L'essentiel maintenant est de donner aux citoyens la possibilité de se réaliser. La liberté qui permet le développement de l'économie, de la sphère sociale, de la prise d'initiative par les citoyens — c'est la meilleure réponse que l'on puisse donner tant aux limitations imposées de l'extérieur, qu'à nos propres problèmes intérieurs. Et plus les citoyens participeront activement à la réalisation de leur bien-être, plus ils seront indépendants sur le plan économique et politique, plus grand sera le potentiel de la Russie».

Ce discours a fait date. Dans le monde des poutinologues et celui des «think tanks» des deux bords de l'Atlantique, une certitude s'est installée. Ilyine est devenu le véritable maître à penser de Poutine. L'historien Timothy Snyder, professeur à l'Université de Yale et spécialiste de la Russie et des pays de l'Est, auquel le *New York Times* ouvre volontiers ses colonnes, diabolise Ilyine en le présentant comme le «prophète du fascisme russe». C'est lui qui du fond de sa tombe aurait dicté le virage vers le fascisme que la crise ukrainienne a fait prendre à Poutine. Hillary Clinton avait donc raison: Poutine est bien un nouvel Hitler. Dans les milieux universitaires occidentaux, rares sont ceux qui contestent ce point de vue. Ainsi Marlène Laruelle, professeure à l'Université de Washington et chercheuse associée à l'Institut français de relations inter-

nationales (Ifri), est bien seule à se démarquer de ses collègues kremliologues. Elle ose lever la voix pour relativiser l'influence d'Ilyine sur la doctrine de Poutine et conteste l'étiquette fasciste qu'il conviendrait de coller désormais à la Russie. Laruelle met en évidence une des qualités fondamentales de Poutine, qui est à la base de son génie politique: celle de retenir dans le vaste patrimoine culturel et historique de la Russie ce qu'il juge positif, sans toutefois faire l'impasse sur les périodes tragiques, comme celle du stalinisme, dont il a honoré les victimes. Dans ses citations d'Ilyine, Poutine reprend seulement les éléments qui ne soulèvent pas la polémique, comme il le fait lorsqu'il cite d'autres penseurs et figures historiques. De façon éclectique, bien que dans un registre bien défini, il parvient avec un certain opportunisme à marier conservatisme, libéralisme, idéalisme, foi orthodoxe, patriotisme et, pourquoi pas, philosophie du judo.

En 2005, la dépouille d'Ilyine, qui était enterrée en Suisse, a été rapatriée pour être inhumée à nouveau avec solennité à Moscou aux côtés de Denikine, le général de l'Armée

blanche, lui aussi mort en exil. Cet acte très symbolique a été initié par les milieux conservateurs proches du Patriarcat orthodoxe de Moscou avec l'appui du réalisateur Nikita Mikhal'kov, nostalgique du passé tsariste de la Russie. Poutine a tenu lui-même à financer à titre personnel le monument de la tombe d'Ilyine. Au-delà de l'hommage rendu à ces deux figures emblématiques de l'émigration, qui ont combattu la révolution bolchévique, sur le plan des idées et de la foi pour l'un et sur les champs de bataille pour l'autre, l'événement a marqué la réintégration de l'héritage de l'émigration blanche dans le concept d'«idée nationale». L'inscription des gardes blancs au panthéon de la Russie impliquait aussi la réhabilitation des émigrés qui ont collaboré avec les régimes fascistes dans la guerre avec l'URSS et qui, pour les anciens combattants de l'Armée rouge, ont été stigmatisés comme des traîtres à la patrie, alors qu'ils se considéraient eux-mêmes comme de vrais patriotes.

NOTE

1. Michel Eltchaninoff, *Dans la tête de Vladimir Poutine*, Actes Sud.

PASSAGER CLANDESTIN: Laurence Guillon

France, un meurtre délibéré

LA FRANCE EST MORTE PARCE QU'ON L'A TUÉE. ON L'A DÉSHONORÉE, ON L'A ABRUTIE, ON L'A FAIT DÉPÉRIR EN LA PRIVANT DE CE QUI LA NOURRISSAIT. SES INTELLECTUELS ET SES PRÊTRES L'ONT TRAHIE, ET L'ONT LIVRÉE À DES USURIERS ET À DES TECHNOCRATES QUI DÉTESTENT TOUTE ESPÈCE DE POÉSIE ET DE VIE INTÉRIEURE.

Note de la rédaction. — Notre amie Laurence Guillon nous a envoyé cette réaction à la première partie de «De quoi la France est-elle morte?». C'est un texte sombre, mais magnifique que nous publions in extenso. (SD)

Dans la jolie ville sinistrée de Pont-Saint-Esprit, dans le Gard, il y a le remarquable petit musée d'art sacré, installé dans une maison romane du XIIe siècle, dont on a retrouvé par miracle les plafonds d'époque, intacts, avec des motifs médiévaux pleins d'humour, de poésie et de fraîcheur, un univers qui m'est beaucoup plus proche que le mien et fait mesurer la distance vertigineuse entre cette France et la nôtre. Le musée lui-même abrite toutes sortes d'objets de piété populaire, et cela comporte un grand nombre de reliques, dont l'Église catholique se détournait après Vatican II. Ces collections sont en majorité celles d'un antiquaire de la région, chez qui j'allais souvent avec ma mère. Cet homme, toujours au moment de Vatican II, avait recueilli beaucoup de choses dont se défaisait l'Église catholique dans son désir de modernisation protestante et de déchar-

nement maximum des édifices religieux.

Cela m'est venu à l'esprit parce que vous parlez de Johnny Hallyday et que justement, dans ce musée, on a réuni dans une seule vitrine le blouson de scène de l'idole des jeunes, une icône et une statue de divinité orientale. Cela pour bien souligner, aux yeux des visiteurs, que tout cela est du pareil au même, c'est du même niveau. Pour les gens qui s'occupent de ce musée, il n'y a pas de différence, alors que toute notre culture est basée sur le christianisme et qu'à quelques kilomètres du musée vivait le philosophe chrétien Gustave Thibon, dont le niveau intellectuel valait bien celui du conservateur du musée et d'autant plus des fans de Johnny. Cela répond parfaitement, avec un côté snobinard et faux-cul, à l'imbécillité anticléricale des régimes communistes.

Pendant, ce musée est instructif à d'autres égards. D'abord, et bien que ma formation orthodoxe ne me porte pas sur la bondieuserie sentimentale, il permet de voir les trésors de poésie naïve et d'émotion que nous avons perdus, et avec lesquels grandissaient nos ancêtres, les jolis santons, les petits Jésus de

cire sous des globes de verre, les superbes croix de marinières, tout cela qui mettait du sens, de la perspective, du lien dans notre vie. Les dirigeants du musée avaient classé dans le «mauvais goût» des objets de piété d'autrefois qui, parce qu'ils avaient été faits main avec amour, ne me donnaient pas cette impression. Encore une fois, comme avec le blouson de Johnny, ils plaçaient sur le même plan le petit Jésus de cire et la Sainte Vierge en plastique fluo, ne discernant pas l'essence du problème: justement parce que ce genre d'intello ne discerne plus rien d'essentiel et c'est la caractéristique de l'intello français depuis des décennies, depuis 68 pour être précis, et tout ce temps-là, cet intello vide et inutile, qui ne comprend plus rien et se la pète terriblement, a infesté tous les lieux culturels et imposé partout ses semblables, éliminant tous les autres.

Mais l'autre aspect que révèle ce musée, c'est la collaboration de l'Église à cet état de choses, l'Église qui a bazardé alors tous ces objets, et même ces reliques, rassemblés par l'antiquaire du coin. L'Église qui voulait être moderne, protestante, et s'est associée à cet assassinat de l'esprit d'enfance, de la simplicité, de la ferveur, toutes choses qui étaient l'apanage des gens qui avaient créé toutes ces pièces, et aussi de ceux



qui avaient bâti la maison romane et peint ses plafonds. Certes, je voyais dans ces antiquités se manifester une décadence sulpicienne, mais curieusement, quand l'objet est populaire, cela n'est pas si sensible, il y a une vivacité, une fraîcheur qui sauvent tout. On peut donc dire que jusqu'à la moitié du XXe siècle, il subsistait des Français qui s'inscrivaient à la fois dans le temps et dans l'éternité, irrigués par des racines profondes. Et tout à coup, Johnny Hallyday; et Vatican II. Et mai 68.

Dès les années 60 et la vague yéyé, j'ai senti que cela tournait mal, et pourtant, j'avais dix ans en 62, mais j'étais un peu surdouée, j'avais déjà lu l'*Iliade* et l'*Odyssée* dans la Pléiade, j'avais grandi dans la musique classique, les chansons de qualité, je lisais énormément et pas seulement le club des Cinq. J'avais pour l'Amérique une détestation instinctive.

Tout ce qui venait d'elle me semblait moche et terriblement étranger, on peut même dire effrayant. Je haïssais l'univers des westerns où seuls les Indiens avaient toute ma sympathie. Mon époque me paraissait moche par rapport à ce que je voyais des époques passées, non seulement moche, mais stupide et ridicule. Cependant, elle gardait encore dans mon entourage quelque chose d'avant-guerre, de distingué et de poétique, de proustien, assez mélancolique d'ailleurs, qui fut balayé dans les années 60 par cette vague de vulgarité imbécile des Johnny, Sheila et autres Sylvie, leurs bananes, leurs choucroutes, leurs américanimes.

Cette vague avait un aspect presque totalitaire. On ne passait plus rien d'autre à la télé, à la radio, et si on ne se conformait pas à cette mode, on était exclu, infréquentable, ringard. Brassens, Brel surnageaient, Trenet faisait ricaner tout le monde, alors que je l'adorais, et pourtant, ses chansons étaient sous l'influence du jazz, mais un jazz digéré qui ne les empêchait pas d'être délicieusement françaises.

Avec le recul, et au vu de ce qui se passe en Russie depuis la perestroïka, je ne crois plus que ce processus d'abâtissement et de déracinement que j'ai vu commencer, et qui s'achève par un troupeau dégénéré et indifférent qui ne sait plus qui il est, d'où il vient, ni où il va, et donne à ses gosses des prénoms de strip-teaseuses et d'histrions étrangers, était fortuit, déterminé seulement par «le Progrès», ou l'argent. Ma tante

m'a dit un jour: «Avant-guerre, la gauche a détruit tous nos anticorps spirituels, et après guerre, le consumérisme américain s'est rué sur un corps social sans défense.»

Petite, je pensais avec angoisse que la plupart des adultes étaient cons, raison pour laquelle je n'étais pas pressée de grandir. Et je ne pensais pas cela parce qu'ils ne lisaient pas, mais parce que rien de profond ni d'élevé n'avait l'air de les intéresser, ils vivaient dans un monde tonitruant, banal et rapide qui n'avait pas de clairs de lune, ni de silence plein de vent. On me disait que cela avait toujours été comme ça, mais le musée de Pont-Saint-Esprit me démontre que non, ainsi que tout musée d'art populaire ou toute église ancienne, ou même toute vieille ferme élégante aux arbres judicieusement plantés. En fait, ils étaient cons parce que tout était fait pour qu'ils le devinssent, à coups d'insensible coercition, de séduction bigarrée, d'hypnose, de verroterie, de fausse monnaie.

Je me souviens avoir pensé, quand j'étais étudiante, que les générations à venir seraient les premières à qui on ne transmettrait rien, qui auraient des grands-pères et des grands-mères incapables de compenser, par leur sagesse et leur mémoire, le fâcheux esprit du temps, parce que ma génération stupide n'avait déjà plus rien dans le cœur. Je subissais alors une très grande pression de la part des rhinocéros naissants qui prenaient peu à peu la place des gens normaux comme mon beau-père, et

même ma famille, entre l'optimisme du Progrès et la démission devant un monde qui imposait ses santiags et ses bananes avec arrogance, considérait que j'étais un peu bizarre et qu'il fallait vivre avec son temps. J'étais très isolée, dans mon archaïsme obstiné, et j'ai fait quelques tentatives pitoyables pour y remédier, mais comme vous disiez dans votre éditorial, je ne pouvais barrir comme les rhinocéros, seulement hurler, comme les êtres humains.

La France est morte parce qu'on l'a tuée. On l'a déshonorée, on l'a abrutie, on l'a fait dépérir en la privant de ce qui la nourrissait. Ses intellectuels et ses prêtres l'ont trahie, et l'ont livrée à des usuriers et à des technocrates qui détestent toute espèce de poésie et de vie intérieure. Elle n'a plus de paysans, et les paysans, c'est l'âme du pays, plus de paysans, plus d'âme. L'âme du pays, sa force, son équilibre, sa raison, sa tradition, sa capacité de résistance. Le citoyen grandi dans le béton et le tumulte, endoctriné dès la maternelle, ne comprend plus rien à rien, il n'a plus de patrie et toutes les banlieues sont interchangeables.

On pourrait en dire autant de la Russie, où les mêmes malfaitteurs sont à l'œuvre. À la différence que l'Église reste traditionnelle, bien qu'on cherche à l'infecter des mêmes bêtises qui nous ont coupés des sources vives de la foi et de notre génie propre; et que les gens ont peut-être mieux résisté, sans doute parce que leur moyen âge était

encore tout proche, et que beaucoup de vieux le transmettaient encore. Et puis la dureté de leur vie les a rendus plus solidaires, plus attachés à la famille, au cercle de leurs amis. Enfin, ils sont moins atteints par cet ignoble esprit de dérision qui était la marque de l'intelligentsia parisienne, ou de ceux qui s'en réclamaient, et qu'incarne *Charlie Hebdo*. Comme Douguine, j'espère que la Russie surmontera tout cela, prendra le dessus; sinon, nous n'aurons plus aucune raison de vivre.

Je crois maintenant que les optimistes années 60 et 70 étaient les premières mesures endiablées de notre danse macabre, celle qui prend aujourd'hui si mauvaise figure, et nous entraîne dans notre destruction complète, et peut-être parce que j'étais une sorte d'enfant médium, je l'ai senti très tôt. Je n'ai jamais cru aux lendemains qui chantent. La France était douce et jolie, un gros cow-boy l'a mise sur le trottoir, avec la complicité de quelques riches souteneurs, et l'a tellement droguée de conneries qu'elle ne sait même plus son nom et dégueule sur ceux qui le lui rappellent. Quand on dévale trop la pente, elle devient impossible à remonter.

- Romancière, peintre, musicienne, Laurence Guillon a rejoint sa «patrie spirituelle», la Russie d'où elle publie un blog que nous citons souvent, les *Chroniques de Pereslavl*.



LISEZ-MOI ÇA! par Patrick Gilliéron Lopreno

«Sibelius. Les cygnes et le silence» de Richard Millet

PENDANT LES TRENTE DERNIÈRES ANNÉES DE SA VIE, LE GRAND COMPOSITEUR FINLANDAIS S'EST ENFERMÉ DANS LE SILENCE. RICHARD MILLET S'EST INTERROGÉ SUR CE REPLI.

Ce livre n'est absolument pas une biographie sur le compositeur finlandais. Il ne cherche pas à capter les contours exhaustifs d'une chronologie. En revanche, au-delà du génie créateur, il focalise son récit sur la volonté soudaine du musicien d'entrer dans un silence de trente ans, comme on entre en religion.

En délaissant une 8e Symphonie inachevée, qui ne verra jamais le jour, Sibelius accueille une vie nouvelle de contemplation, d'introspection et de repli. Cet acte ne se fait pas sous le

coup de la folie mais bien d'un choix assumé et consenti.

À ce niveau d'intégrité, le mystère de l'œuvre prend toute sa consistance. Nulle explication et nul jugement ne doivent l'accompagner. On est au cœur même du processus artistique et d'une éthique de l'Absolu. Ainsi, le silence est lié à la musique comme l'ombre au cinéma. Les deux extrêmes se font face et, essentiellement en art, cette brutale opposition insuffle mouvement et énergie.

Le véritable questionnement s'ar-

ticule autour de l'impossibilité que notre époque accorde à l'accueil du silence. Notre modernité, de bruit et de fureur, impose un rythme infernal qui empêche tout recueillement. De la sorte, cet état de fait nous propulse dans la ruine culturelle et civilisationnelle, qui en est l'accomplissement. Sibelius l'a-t-il entrevu des confins de la mer Baltique? Ce cheminement vers le vide s'opère par un sacrifice de soi qui interfère dans les codes génétiques, remodelables à l'infini, de la technosphère.

Dans un élan similaire et plus contemporain, le cinéaste hongrois Béla Tarr a décidé d'arrêter de tourner des films après *Le Cheval de Turin*, car, selon lui, notre société n'est plus capable d'exigence et de qualité. Aujourd'hui, seules la quantité, la rapidité et la productivité comptent.

Et que dire d'un Andreï Tarkovski qui a fait du silence l'élément central de son œuvre?

Lorsque Millet rédige ce texte, il est parvenu à l'âge où Sibelius a décidé de se taire. Il est évident que cette prise de décision courageuse lui parle et le questionne sur l'acte même d'écrire.

Dans ce mutisme, on n'entrevoit aucune démarche post-moderne et mondaine. Tout est réel et vrai. Je parlerais plutôt d'une approche avant-gardiste de l'antimodernisme. Chez Sibelius, la critique de la modernité est évidente et le recours aux forêts et aux légendes nordiques l'inscrit dans une tradition cosmique

et transcendante, à l'antithèse de notre matérialisme aliénant.

La nature est, dans l'œuvre du compositeur, toute-puissante. Même si Dieu n'est pas expressément nommé, il est présent par son absence. Nous pouvons dire que la musique de Sibelius est sacrée et qu'elle est la trace de la chute de l'homme.

En ces temps troublés, la mémoire d'un tel engagement de retrait complet mérite la plus vive des attentions et un profond respect. Cependant, serait-ce parce que l'artiste vieillit et que son corps ne suit plus qu'il convoque le silence? Ou serait-ce plutôt une réaction au désordre que notre monde crépusculaire crée? Richard Millet le dit en conclusion. Seul le silence est la vérité.

POST-SCRIPTUM: À PROPOS DE RICHARD MILLET

Il est affligeant de constater que l'un des plus grands écrivains et éditeurs de langue française se voit condamné à une mort sociale et littéraire à cause de propos qu'il a tenus et confiné dans un silence carcéral et non choisi. On peut ne pas être d'accord avec certaines de ses réflexions, mais elles s'inscrivent toutes dans une démarche littéraire; or en littérature on *doit* tout dire.

- Richard Millet, *Sibelius. Les cygnes et le silence*, Gallimard, 2014.

TURBULENCES

**MARQUE-PAGES · La semaine
du 15 au 21 janvier 2023**

**LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE
SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT**

Fort-Davos. Dans notre chronique sur «Château-Davos, ou quand une armée populaire devient police privée», la semaine dernière, nous insistions sur le statut d'entreprise privée du Forum économique mondial. Mais un lecteur nous a signalé un document officiel étonnant. Déroutant, même: l'«Accord du 23 janvier 2015 entre le Conseil fédéral suisse et la Fondation du World Economic Forum relatif au statut de la Fondation du World Economic Forum en Suisse». On y apprend notamment que le WEF est

- ✧ exonéré de l'impôt fédéral direct;
- ✧ libre de «recevoir, détenir, convertir et transférer tous les fonds quelconques, toutes devises, tous numéraires, de l'or et autres valeurs mobilières, en disposer librement tant à l'intérieur de la Suisse que dans ses relations avec l'étranger»;
- ✧ exempté «des conditions d'admission des étrangers fixées par la loi fédérale sur les étrangers».

En somme, un État dans l'État... Quelle fondation ne rêverait pas d'un statut aussi commode?

Faire la carpe. Albert Bourla se souviendra de son passage à Davos. Le patron de Pfizer, qui avait réussi à éviter les questions du Parlement européen, a été interpellé dans la rue par Avi Yemini et Ezra Levant de la chaîne australienne Rebel News. Lesquels lui ont posé une série de questions sur les philtres douteux qu'il a vendus au monde entier. Albert est resté interdit: O réponse sur 29. C'était de toute évidence la première fois depuis deux ans qu'il tombait sur des journalistes faisant leur travail. Les organisateurs lui auront sans doute présenté leurs excuses pour l'incident.

Elon Musk, qui a sagement décliné l'invitation à Davos, a félicité les intrépides reporters pour leur travail. Constatant l'impact de sa non-interview, Avi Yemini a tweeté: «Je viens de vérifier avec Ezra et je peux confirmer qu'aucun de nous deux n'a de penchants suicidaires». À toutes fins utiles...

Parfaite tempête. Davos encore, *last but not least*: l'impressionnante réplique de Pepe Escobar aux lamentations du docteur Frankenschwab sur le «monde fragmenté». Ce monde dirigé par des hallucinés comme celui-là, relève le journaliste brésilien, se dirige tranquillement, «tel un somnambule, vers la troisième guerre mondiale». Soulignant que le WEF n'a jamais «créé de monde en dehors de son propre simulacre», il recommande aux leaders occidentaux de relire la *Montagne magique* de Thomas Mann, qui se passait déjà à Davos il y a cent ans.

Décalage. Escobar s'attarde aussi sur ce «petit miracle dans le paysage intellectuel européen» qu'est l'interview d'Emmanuel Todd parue dans *Le Figaro* sous le titre «La troisième guerre mondiale a commencé». Il en énumère même les points clefs, autant de coups de bélier dans le dogme suicidaire qui aveugle l'Europe. On y apprend pour commencer que Todd a publié son livre sur l'Ukraine au Japon plutôt qu'en France, tant les esprits sont fermés à la réalité dans son propre pays. Hautement estimé dans le monde, ce grand universitaire est en train de devenir un véritable dissident chez lui. Cet entretien nous paraît important à garder dans nos archives. Il est à consommer sans hâte, mais sans reste.

Train fantôme. De tout temps, les pouvoirs en difficulté ont recouru aux stratégies de la peur. Aujourd'hui, il ne leur reste plus que ça, tant ils sont désarçonnés par le gigantesque changement d'époque en cours. C'est le sujet de ce très riche entretien avec Michel Maffesoli. MM est l'un des observateurs les plus

stimulants de la transition postmoderne. A lire sans tarder et avec jubilation.

«Nous sommes dans une mutation de fond: la modernité est achevée et la postmodernité est en gestation. L'époque (le mot signifie "parenthèse" en grec) moderne est en train de s'achever, de se fermer. Le triptyque qui l'a constituée, le rationalisme, l'individualisme et le progressisme, est en train de se faire détrôner.»

Rééquilibrage. *Éric Potsdam* est le nom d'un collectif de militaires en activité qui diffusent de la réinformation sur le plan géopolitique. Les documents qu'ils proposent, en anglais, en français ou en traduction témoignent d'un choix judicieux et éclairé. Ils sont assortis de brefs résumés. Les six articles de fond proposés cette semaine sont tous importants, mais nous recommandons en particulier le «rapport de situation sur la guerre en Ukraine» de Moon of Alabama, impitoyablement réaliste, et qui donne un contrepoint argumenté à la fiction diffusée

par les médias de grand chemin occidentaux sur ce sujet.

Ivan le simplet. Le hockey, on le sait, est un sport très prisé de la communauté LGBT: c'est pourquoi il lui rend un hommage *obligatoire*. Ivan Provorov, défenseur des Flyers de Philadelphie, n'a pas compris la règle du jeu: il a refusé de porter le brassard arc-en-ciel. «Je respecte tout le monde et ses choix. Le mien est de rester fidèle à moi-même et à ma religion.» Provorov est russe et orthodoxe. On imagine le tollé. Sauf que l'hérétique, cette fois, n'a pas été livré au lynchage: son coach l'a soutenu. Quel mauvais exemple ils donnent à la jeunesse...

Harmonie. Comme quoi, on peut aussi ignorer la laideur des temps et vivre sa vie normalement, simplement, dans la liberté et la paix. Hans-Martin est un paysan-luthier vaudois, vivant au gré des saisons des fruits de sa terre, sans téléphone portable et sans ordinateur. (Merci à Laurence Guillon de nous l'avoir signalé.)

Pain de méninges

CARTÉSIANISME, UNE RELIGION FRANÇAISE

Trop de Français ressemblent à Descartes, Descartes improuvait la méthode inductive, il fallait selon lui que l'évidence entrât, soumise, dans le tracé de son système et quand, par aventure, l'audacieuse l'infirmait, il tenait ferme contre ses leçons. Descartes aimait l'ordre et je me persuade que ce grand sceptique fut un dogmatique, il avait beau douter, le Cartésianisme est un Catholicisme à sa manière: les deux professent un goût avoué pour une fixité majestueuse, des règles infaillibles, des rapports solennels et des lumières cohérentes, malgré les démentis de l'évidence... Miracle d'une présomption sans égale! On peut se leurrer douze fois et n'en pas convenir, le dogme prévaut au réel et l'ordre maintiendra son armature, le temps irremplaçable se consume et le jeu dur, le chaos sourd par toutes les crevasses et ses victimes chercheront à le gagner à leur méthode, et fût-ce en se donnant à lui.

— Albert Caraco, «Sur les limites de l'esprit français», dans *La France baroque*, L'Âge d'Homme, 1975, p. 82.

MACADAM CYGNES

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

